

nieuses ressources qui sont l'honneur de l'art et que doit posséder l'artiste.

Mais on s'était lorgné dans les loges (car à une première représentation presque tous les spectateurs des loges se connaissaient), on s'était occupé dans les balcons à examiner la légitimité de certaines rimes, et quelques turbulents du parterre s'étaient fait crier des *paix là! à la porte!* et tout cela avait fait perdre plusieurs détails qu'il fallait avoir entendus pour bien comprendre la marche du drame. D'un autre côté, un *grand acteur* qui se serait cru compromis s'il était arrivé à la fin d'une tirade sans recueillir de nombreux bravos, avait récité toutes les siennes de façon à en obtenir tout juste cet effet vulgaire et matériel de *forte* et de *piano*, que de son temps Molière nommait déjà le *tati tatou tatas!* Et, en effet, les paroles n'y faisaient rien; l'applaudissement provoqué par ce moyen ne s'adressait qu'au chant de l'acteur.

L'actrice en faveur avait accepté son rôle d'enthousiasme; mais elle s'était refroidie aux répétitions, parce qu'il lui en avait été offert un autre dans lequel il lui avait paru qu'elle brillerait davantage. Elle joua négligemment.

Le premier acte fut reçu avec froideur; à la fin même l'auteur crut entendre un coup de sifflet. Il en fit l'observation à un acteur subal-

terne qui lui répondit que c'était une erreur; qu'il y avait dans la salle une porte de loge dont les gonds criaient à imiter parfaitement un sifflet. Il crut ce qu'il voulut; l'acteur n'attendit pas sa réponse, et il fut dans le foyer rire de cette bourde avec ses camarades.

La vérité était qu'un spectateur malintentionné avait déjà tâté les dispositions du public afin d'agir ultérieurement selon le succès de cette tentative.

Il y eut un changement de décoration. Les amis de l'auteur profitèrent de l'entr'acte pour communiquer entre eux. Leur figure était allongée. Ça ne s'emmanche pas chaudement, disaient quelques-uns. C'est obscur, disaient d'autres. Les plus dévoués, sans rien contester de ces griefs, se contentaient de répondre: Attendons, ce n'est qu'un premier acte.

Les rivaux du patient se faisaient de loin des signes qu'avec un peu d'habitude on pouvait aisément traduire par ces paroles: Voilà une pièce qui ne paraît pas devoir nuire beaucoup à celles que vous et moi avons à produire.

Une belle pensée bien exprimée, débitée avec feu par le personnage, fut applaudie avec fureur par les *sous-lustriens*; de vigoureux coups de sifflets protestèrent aussitôt contre l'admiration de commande que manifestait cette tourbe, et

qu'elle semblait vouloir imposer aux honnêtes gens : « Ah ! pensa douloureusement l'auteur, il y a de la cabale ; on s'en prend même à ce qui est bien... et mes amis se taisent ! » Ses amis n'eussent fait que le compromettre davantage.

A la fin de cet acte les mêmes sifflets se firent entendre ; et il n'y eut porte de loge à qui l'on pût les attribuer. L'auteur se tint triste, honteux, dans un coin du théâtre, d'où il put voir les acteurs rire et plaisanter entre eux. Peut-être ne songeaient-ils ni à lui ni à son ouvrage ; mais le malheur rend défiant et soupçonneux ; et il pensa bien mal d'eux en ce moment.

Il n'avait cependant pas encore perdu tout espoir. Une situation neuve, originale, était habilement mise en œuvre dans son troisième acte ; il osa compter dessus. Du neuf, de l'original, il faut que le public parisien soit trois fois bien disposé pour l'accepter. Il ne craint rien tant que d'être pris pour dupe, et dès qu'il ne trouve dans sa mémoire rien à quoi il puisse comparer l'impression qu'il éprouve, c'est dans ce qu'il vient d'éprouver qu'il cherche une raison pour admirer ou pour proscrire.

Nous savons dans quelle disposition il se trouvait ; la situation fut reçue avec des huées, avec des hurlements, des applaudissements ironiques cent fois plus insultants que tout le reste ; et,

d'un commun accord, amis, ennemis, tous déclarèrent que l'ouvrage était détestable. Il n'y eut que les claqueurs qui restèrent constants dans leur bonne volonté ; mais réduits à eux-mêmes, c'est-à-dire à un très-petit nombre, parce qu'ils avaient vendu les billets qu'on leur avait donnés le matin, ils ne purent rien d'utile pour leur malheureux commettant. Celui-ci, plus mort que vif, le front inondé d'une sueur froide, la tête brûlante, le cœur bondissant d'une horrible fièvre, avait compris toute l'étendue de son désastre, j'oserais dire de son malheur. Le fruit d'un long travail était perdu en un instant ; et quelle perte comparable à celle-là ! Ce n'est pas celle du cultivateur qui voit la grêle anéantir ses moissons, du propriétaire dont un incendie dévore la demeure. Un intérêt compatissant manque rarement de venir au secours de ceux-là : on les plaint, on les console ; l'opinion qu'on avait de leur intelligence, de leur habileté, ils ne s'en voient pas dépouillés par leur infortune. Le revers que je décris emportait tout. Car mon auteur n'est pas le spéculateur avide dont j'ai parlé, ni le fat qui manque à une noble et utile vocation pour une gloriole puérile. C'est un homme de lettres qui a besoin, comme le médecin, comme l'avocat, de voir ses labours honorés, et de recueillir le lucre qui

doit y être attaché. Puis, messieurs, et vous surtout, mesdames, si bonnes, si compatissantes! songez à cet effroyable lendemain, à la terrible torture qui va se renouveler pour lui dans les journaux. On ne le ménagera pas : *Tout faiseur de journal doit tribut au malin* : on vous l'a dit, ou vous l'avez deviné. Et si vous n'avez pas eu le plaisir d'assister à ce pilori, il faut bien qu'on en fasse une peinture aussi vive que possible pour satisfaire aux exigences de votre curiosité. Du moins cela se passait-il ainsi avant l'époque que j'ai dite; aujourd'hui, il est possible que ce soit différent.

Pour achever, pendant tout ce reste de représentation on n'écoutait plus, on faisait du bruit, on riait, on s'amusait : c'était une orgie; c'était le combat du taureau. On eût volontiers mis en pièces celui qui avait eu l'audace de manquer ainsi au public. Aussi, dès que la toile était tombée, le nom de l'auteur était-il réclamé à grands cris. Ne pouvant supplicier sa personne, il fallait au moins avoir son effigie pour l'outrager à loisir. Cela ne manquait pas. Un acteur se dévouait; il s'en faisait même quelquefois un plaisir : le rideau se relevait, puis trois saluts, l'un à droite, l'autre à gauche (ce qui s'adressait dans le temps au roi et à la reine), et le troisième en face, au parterre, à tout le monde :

« *Messieurs, la pièce que nous venons d'avoir l'honneur (l'honneur!) de représenter devant vous, est de...*

« — Non, non! à bas, à bas! »

Et des siffleurs qui s'époumonaient, et des crieurs qui s'enrouaient, et de jolies dames qui les excitaient. Enfin, de guerre lasse, cet horrible charivari s'apaisait un moment; et l'acteur en profitait pour lancer son annonce mortuaire : « *Monsieur N^{***}.* »

Quelquefois ce nom était si honorable, que ceux qui n'étaient pas dans la confiance, et qui n'avaient été malfaisants qu'à l'exemple des autres, en paraissaient frappés comme d'un regret. Quelques difficiles recommençaient à donner de bruyants témoignages de leur mauvaise humeur, puis l'acteur et le public, tous, se retiraient; on venait tranquillement éteindre le lustre; et un silence de mort s'emparait de cette enceinte.

Dans la rue, les amis de l'auteur, et surtout ses rivaux, en désespéraient avec des paroles pleines de charité chrétienne : « *Pauvre N^{***}! j'en suis bien fâché pour lui : cela le tue; il ne s'en relèvera pas : il est coulé!* »

Dans les loges où se déshabillaient les acteurs! c'était autre chose. On regrettait les frais de mémoire et de costume qu'on avait faits. — Que

cela est agréable! maudit auteur! Je n'en disais rien, mais j'ai toujours eu mauvaise opinion de cet ouvrage-là. — Moi aussi. — Moi aussi. — Moi aussi. Comme dit Beaumarchais : il y avait de l'écho.

— Mais si cet ouvrage vous a paru si mauvais, pourquoi y avez-vous pris des rôles? Pourquoi l'avez-vous prôné si haut après l'avoir entendu? — Il nous avait paru bien. — L'auteur est si adroit! il lit avec tant d'art! il met le jugement le plus sûr en défaut. — La lecture de sa pièce vous avait donc fait de l'impression? — L'impression la plus vive. Ce n'est qu'en étudiant nos rôles que nous avons reconnu que tout cela était de la surprise. — Faites cet aveu un peu moins haut. Si, dénué de toutes les ressources qui sont en votre pouvoir pour produire l'illusion, comme le costume, la décoration, l'action, le puissant auxiliaire des interlocuteurs, vous n'êtes pas arrivés à séduire le public comme vous avez été séduits vous-mêmes, ce n'est pas que la pièce manquât de cette vertu, c'est que vous l'en avez privée; c'est que vous avez mal joué. Règle générale : quand l'émotion peut résulter de la lecture, à bien plus forte raison doit-elle résulter de la représentation. Tout comédien qui nierait cela déclarerait qu'il ignore les premiers éléments de son art. Mais vous jouez chacun à

votre guise, sans égard pour ce que réclame l'ensemble qui est le premier effet auquel vous deviez tendre. Il arrive de là, qu'à vous prendre individuellement, vous avez pu être tous excellents; mais que la représentation a été décosue, froide, fastidieuse; et de cela, c'est toujours l'auteur que vous en rendez responsable. Cependant si vous aviez joué comme il avait lu, vous eussiez sans doute produit sur le spectateur l'effet qu'il avait produit sur vous; et son ouvrage eût été applaudi : celui qu'on a sifflé est le vôtre.

Ainsi parlait quelquefois un critique aux acteurs d'une pièce accueillie comme je viens de dire. Mais ils s'en moquaient; et cela ne remédiait pas au mal qu'ils avaient fait à l'auteur, au découragement où ils l'avaient jeté.

Voilà ce que c'était qu'une première représentation; et voilà à très-peu de chose près ce que ce sera encore dès que la confiance et la tranquillité seront revenues parmi nous (si jamais elles y reviennent). Car le théâtre n'est pas perdu à jamais comme le prétendent quelques esprits chagrins; et notre nation est trop sensible à l'attrait des beaux-arts pour répudier si brutalement le plus attrayant de tous.

Aujourd'hui la préoccupation nous y fait prendre moins d'intérêt, et nos premières repré-

sentations se passent assez tranquillement. Il n'y a plus de succès d'enthousiasme ni de chutes éclatantes. Quelques auteurs exploitent le scandale, les noms propres, la politique. Il faut aller, il faut vivre. Mais tout cela n'étant pas la vraie matière du drame, on reviendra, dès qu'il y aura lieu, aux passions, aux vices, aux ridicules généraux. Espérons que nous n'attendrons pas long-temps cette bienheureuse régénération, et qu'au sein de la paix et de la félicité publique, nous pourrons encore attacher quelque importance à l'événement d'une première représentation.

MERVILLE.



LA MORGUE.



On doit à l'esprit philosophique, plus encore qu'à la piété religieuse, la consécration de ce monument. C'est dire que la *Morgue* (bâtiment dont l'appellation est sans étymologie précise) date d'une époque peu éloignée. Il n'y a guère plus de vingt ans qu'elle existe telle qu'elle est aujourd'hui. Auparavant les corps des personnes, mortes de mort violente, ailleurs que chez elles, étaient déposés au petit Châtelet, dans un caveau aussi déplorable que sa destination ; et le